



(/469445/sections/presidentielle-americaine-2024).

## Jimmy Carter, le président qui voulait réparer la démocratie

L'ancien président américain Jimmy Carter est décédé dimanche à l'âge de 100 ans chez lui en Géorgie, a annoncé sa fondation. Le Démocrate, 39<sup>e</sup> président des Etats-Unis qui n'a fait qu'un mandat, prix Nobel de la paix, demeure sans doute « le plus incompris des présidents du siècle dernier ».

🔒 Article réservé aux abonnés



Dans une biographie qui lui est consacrée, Kai Bird décrira Jimmy Carter comme « un président un peu trop en avance sur son temps ». - AFP.



**Portrait** - Correspondant aux Etats-Unis

Par **Maurin Picard** (/67221/dpi-authors/maurin-picard)

Publié le 29/12/2024 à 23:12 | Temps de lecture: 1 min

**Q** uatre ans aux commandes de l'Amérique, et 43 autres à tenter de « finir le travail » : le paradoxe Jimmy Carter, perfectionniste et exalté, animera longtemps les historiens américains. Comment un homme aussi brillant, intellectuellement et moralement irréprochable, doublé d'un courage personnel hors normes et d'un pragmatisme à toute épreuve, cette « can-do » attitude chère aux Américains, a-t-il pu laisser le souvenir d'une présidence ratée et sans caractère ?

Les clichés ont la vie dure outre-Atlantique. Et tendent à oublier la vie extraordinaire de ce fils d'agriculteur, né en 1924 sur les terres pauvres et ségréguées de Georgie, descendant direct d'un des premiers colons anglais du Nouveau Monde, Thomas Carter, arrivé en 1635 en Virginie. Pieux et patriote, le jeune Jimmy quitte la plantation d'arachides de ses parents pour étudier au Georgia Institute of Technology, puis entre à l'Académie navale d'Annapolis, dont il sort diplômé en 1946. Le jeune officier de marine intègre le corps des sous-mariniers et monte en grade, devenant officier exécutif (XO) de submersible.

## **D'expert du nucléaire à homme engagé**

En décembre 1952, devenu un des rares experts nucléaires en Amérique du Nord, il est mandaté pour une mission périlleuse : sauver le réacteur expérimental canadien de Chalk River (Ontario), où un accident gravissime s'est produit. Son héroïsme exceptionnel, à la tête d'une équipe d'une vingtaine d'hommes conscients du risque fatal de contamination radioactive, préfigure celui des sauveteurs de Tchernobyl, 34 ans plus tard. Grâce au brio du lieutenant Carter, qui organise des « plongées » limitées à 90 secondes dans le réacteur en perdition, et finalement démantelé, boulon par boulon, tous survivront, marqués à vie par cette épreuve terrifiante. Celle-ci le convaincra des dangers liés à l'atome, l'incitant, une fois à la tête des Etats-Unis, à refuser le développement de la bombe à neutrons et à réamorcer les négociations de limitation des armements stratégiques (SALT II) avec l'URSS de Léonid Brejnev.

Une belle carrière l'attend dans la Navy. Le commandement du futur sous-marin nucléaire USS Seawolf lui est même promis, mais il est rattrapé par le devoir familial : son père meurt d'un cancer du pancréas en 1953. Il rend son uniforme blanc d'officier de marine et rentre en Georgie, pour reprendre les rênes de l'entreprise familiale. Sa reconversion réussie, il entre en politique locale en 1962, résolument favorable au mouvement des droits civiques, malgré le contexte racial tendu en Georgie, et parvient même à se faire élire gouverneur en 1970, déclarant que « l'ère de la discrimination raciale est terminée ». Il y gagnera une popularité solide au sein de la communauté noire, et la haine du Ku Klux Klan.



Le président Jimmy Carter participe à une conférence de presse, entouré de journalistes, le 13 juin 1977. - via REUTERS

## **Le début des ennuis**

Le 3 novembre 1976, un peu à la surprise générale, Jimmy Carter est élu 39<sup>e</sup> président des Etats-Unis, après avoir fait campagne sous le logo du « smiling peanut », une cacahuète géante ornée d'une dentition blanche éclatante. Il défait le républicain Gerald Ford sur le poteau, en promettant de restaurer la grandeur de la fonction présidentielle, écornée par le scandale du Watergate, et de panser les plaies ouvertes par la fracture générationnelle née du traumatisme du Vietnam. Son message est simple et bien trouvé : « Faites-moi confiance », rappelle Julian Zelizer, historien et professeur à l'université Princeton. Il agite la fibre populiste, qui lui aliénera les élites du nord, en appelant Washington à faire preuve de plus de transparence, à s'affranchir du pouvoir des lobbies et des « intérêts spéciaux » qui gangrènent le champ politique. Difficile, avec un tel programme, de se faire des amis dans le « marigot » que fustigera plus tard Donald Trump.



AFP

Les ennuis commencent pour Jimmy Carter. Son mandat à la Maison-Blanche reste un mauvais souvenir pour nombre d'Américains : il coïncide avec le repli douloureux d'une nation traumatisée par la défaite au Vietnam. Des vétérans en déshérence écument les routes, incarnés par le personnage central d'un film emblématique de cette époque, *First Blood* (Rambo). Ces « drifters » mal-aimés incarnent un pays accablé de maux. L'économie américaine est alors en plein marasme, le chômage et l'inflation échappent à tout contrôle, un bras de fer est engagé avec les Etats membres de l'OPEP, les files d'attente s'allongent devant les stations-service, un accident nucléaire se produit à la centrale de Three Mile Island (Pennsylvanie), les révolutionnaires prolongent le siège de l'ambassade des Etats-Unis à Téhéran, l'opération commando Eagle Claw destinée à libérer les 52 otages américains des mains du régime de l'ayatollah Khomeini se solde par un échec sanglant.

Il y aura, certes, un accord de paix historique entre l'Egypte et Israël à Camp David, une diplomatie brièvement rééquilibrée vis-à-vis de l'Amérique latine et plus intransigente envers ses régimes autoritaires, les fondements d'une politique environnementale américaine, une loi en 1978 sur l'éthique en politique, visant à éradiquer la corruption en obligeant les édiles à rendre publics leurs revenus. Mais le sort de cette présidence malmenée se joue le 15 juillet 1979, lors d'une allocution télévisée qui marquera l'histoire des Etats-Unis.



Le président Jimmy Carter serre la main du président égyptien Anwar Sadat et du Premier ministre israélien Menachem Begin lors de la signature du traité de paix israélo-égyptien. - via REUTERS.

Bourreau de travail, capable de lire 200 pages par jour, rivé derrière le Bureau ovale dès l'aube jusqu'au crépuscule, Carter joue de maladresse, espérant « secouer » moralement ses compatriotes. Le discours, axé sur la « crise de confiance » que traverse le pays, est pavé de bonnes intentions : il veut redonner foi en l'avenir, mais il tient surtout du sermon en appelant les Américains à se ressaisir et à refuser le matérialisme ambiant. Pour 60 millions de téléspectateurs décontenancés par cette sincérité un peu trop brutale, il sera interprété comme l'expression d'un malaise national. Ce moment mérite pourtant d'être redécouvert, argue Zachary Lechner, professeur au Centenary College de Shreveport (Louisiane), « car il pose des questions fondamentales : qui sommes-nous ? Quel genre de pays voulons-nous être ? Que devons-nous faire, personnellement et collectivement, pour y parvenir ? »

Kevin Mattson, biographe de Carter, est moins amène envers Carter et son rapport à ses contemporains : « Il se présente devant eux et se met à dénoncer “l’American way of life”. Ça passe, initialement, car les Américains acceptaient d'être critiqués et appelés à donner le meilleur d'eux-mêmes », mais la critique prend de l'ampleur. Incapable d'atténuer les maux de ses contemporains, Jimmy Carter perd pied, bien que sa présidence n'ait été entachée d'aucun scandale. Il est battu par le républicain Ronald Reagan à la présidentielle de 1980, qui obtient la libération des otages de Téhéran le jour de son entrée à la Maison-Blanche.

## **Un Nobel de la Paix**

Les mois suivant son départ du 1600 Pennsylvania Avenue, Jimmy Carter sombre dans la dépression. En janvier 1982, sa femme Rosalyn le surprend assis sur son lit, les yeux grands ouverts en pleine nuit. « Je sais ce que nous devons faire », murmure-t-il. « Nous devons fonder un lieu où nous pourrions aider les gens qui tentent de résoudre une dispute ». Le Carter Center, voué à promouvoir des élections libres et justes à travers le monde, prévenir les conflits, superviser les processus électoraux et gérer les situations d'urgence sanitaire, est né. Des groupes d'observateurs superviseront de nombreux scrutins en Afrique, en Asie et en Amérique latine.

A Panama, en 1989, la première de ces missions, Carter lui-même admoneste les hauts fonctionnaires locaux : « Etes-vous des dirigeants honnêtes, ou des voleurs ? » En 2002, il décroche le Prix Nobel de la Paix. Le comité norvégien loue ses deux « décennies d'infatigables efforts pour trouver des solutions pacifiques aux conflits dans le monde, pour faire progresser la démocratie et les droits de l'homme, promouvoir le développement économique et social ».



Jimmy Carter salue une procession aux flambeaux depuis le balcon du Grand Hôtel dans le centre d'Oslo. - via REUTERS.

Dans une forme physique irréprochable, corollaire d'une hygiène de vie spartiate, il commence ses premières réunions de travail avec le Carter Center à 7 heures du matin, tout en enseignant le catéchisme et en donnant des cours à l'université Emory d'Atlanta. La première alerte sérieuse de santé intervient en 2015. Un mélanome est détecté, qui affecte le cerveau. Jimmy Carter, à 90 ans, est condamné. « Je suis parfaitement en paix, quoi qu'il arrive », souffle-t-il alors. Mais il guérit, grâce au traitement administré par ses médecins : quatre mois plus tard, il annonce que son cancer a disparu. Un authentique miracle, pour ce baptiste pratiquant, et pour la foule croissante de ses admirateurs, qui s'enthousiasment à chacune de ses apparitions publiques, comme ce dimanche

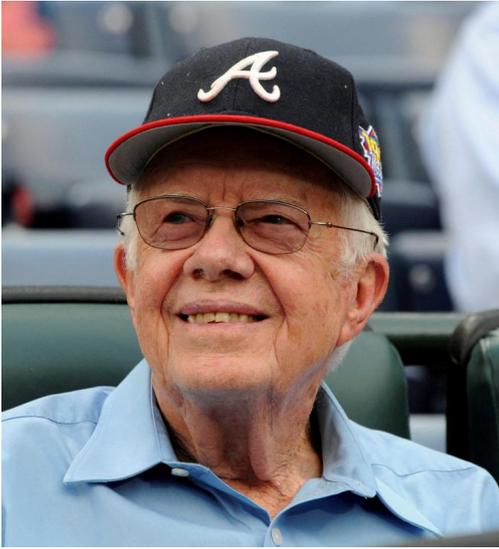
d'octobre 2022 où il parade dans les rues de Plains, sur la banquette arrière d'une décapotable, traînant dans son sillage une ribambelle de petits-enfants et arrière-petits-enfants enjoués.

## « J'ai peur pour notre démocratie »

La santé de Jimmy Carter vacille lentement. Il reçoit des soins de fin de vie à domicile mais continue de s'exprimer quand le besoin s'en fait sentir. Le 5 janvier 2022, malgré son grand âge, il livre au *New York Times* une tribune en forme de testament politique, intitulée : « J'ai peur pour notre démocratie ». Le vieil homme fustige les fauteurs de trouble dans le jeu politique, la propagation du mensonge comme levier électoral. « Notre grand pays vacille désormais au bord de l'abîme. Si nous n'agissons pas immédiatement, nous courons un risque réel de basculer dans la guerre civile et de perdre notre précieuse démocratie. Les Américains doivent mettre leurs différences de côté et œuvrer ensemble avant qu'il ne soit trop tard ».

Comment ? Carter propose alors cinq pistes, comme un rappel à sa déclaration de foi présidentielle de 1976 : un, les élus politiques doivent renouveler leur foi envers les valeurs de la Constitution, ainsi que l'honnêteté, la civilité et le respect de l'Etat de droit ; deux, le processus électoral doit être réformé, rendu plus sûr et plus accessible, afin de restaurer la confiance des Américains ; trois, le fossé identitaire grandissant doit être comblé, en commençant par des échanges apaisés en famille, entre collègues, entre amis ; quatre, la violence doit être bannie du champ politique, par le biais de lois réprimant l'intimidation, les tentatives d'assassinat, l'immixtion de milices armées lors de rassemblements publics ; cinq, les réseaux sociaux doivent être repensés, afin de favoriser la quête d'information exacte, en coordination avec secteur privé et les communautés religieuses.

Cerbère de la démocratie américaine, Jimmy Carter « demeure le plus incompris des présidents du siècle dernier », observe Kai Bird, biographe et directeur du Leon Levy Center à l'université de New York. « Un président un peu trop en avance sur son temps », soucieux de réconcilier un pays en voie de polarisation inexorable. Le genre de leçon « tragique pour tout homme du Sud » après la guerre de Sécession, poursuit Bird, mais toujours aussi pertinente dans une Amérique à l'orée d'une nouvelle présidence Trump.



REUTERS.

Début août 2024, Jason Carter, petit-fils de Jimmy Carter, informait le quotidien Atlanta Journal-Constitution que le 39<sup>e</sup> président des Etats-Unis, « plus vif et intéressé par la politique et la guerre à Gaza », poursuivait un dernier but : « Tenir » assez longtemps pour aller voter Kamala Harris, lors de l'élection du 5 novembre, finalement remportée par Donald Trump. Maigre consolation pour le vaillant centenaire : il n'aura pas à regarder, le 20 janvier prochain, l'intronisation de son sulfureux successeur, 47<sup>e</sup> de la liste fondée en 1789 par George Washington.